

sait en 1830 et 1833. Les corneilles tombaient gelées à mort sur mes branches. J'en ai gardé une quelques semaines appendue par l'aile à un rameau. Que te dirais-je de plus? Mon carnet ne me rappelle que des faits à moi personnels. Te parlerais-je des hommes, pauvres nains qui vont d'ici, de là, sans jamais s'enraciner, comme si la terre leur brûlait les pieds! Je n'en n'ai pas gardé, je te l'avoue, un vil souvenir. En valent-ils la peine!"

—Voilà, me dis-je, un chène bien incivil; je me suis fourvoyé en mauvaise compagnie; et tirant ma révérence, je partis.

MARCEL.

L'Islet, 4 mai 1884.

LE TOUT MONTRÉAL.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort de notre sympathique confrère M. J. N. Bienvenu, rédacteur en chef de la Patrie. M. Bienvenu a succombé jeudi matin, terrassé, par cette maladie terrible, la diphtérie.

Travailleur infatigable, journaliste de talent et d'avenir, connaissant jusque dans ses moindres détails le passé du parti libéral, notre ami laisse un vide difficile à combler.

Nous nous joignons à nos confrères pour offrir à la famille nos sincères condoléances.

Le Bazar annuel organisé par les dames de l'Association de Charité de notre ville pour le soutien des infirmes de l'asile de la Providence, s'ouvrira le 12 mai prochain dans les nouvelles salles du jardin de l'Enfance, rue Mignonne et se terminera le 15.

Que ceux qui sont riches, qui jouissent de tout le bien être de la vie pensent à ces pauvres infirmes et leur envoient une part de leur superflu, que les personnes charitables donnent une portion de leurs aumônes et assurent ainsi le succès de cette bonne œuvre. Nous espérons que nos lecteurs répondront à l'appel des dames de charité.

Nous accusons réception du *Monde Illustré*, journal publié par MM. Berthiaume & Sabourin. Ce journal est très bien fait et nous souhaitons succès à notre nouveau confrère.

LE COIN POUR RIRE.

Un bon crayon a toujours bonne mine.

:

Souvent ça nous démange de manger.

:

Nos célébrités canadiennes pour passer à la postérité seront toujours faites en glaise.

:

Le métier de rédacteur en chef d'un journal anglais à ses épines, si nous en jugeons par l'exemple de M. W..... qui vient de fonder une feuille quotidienne dans une ville de province de cinquante mille habitants.

Le premier numéro contenait une attaque directe contre une maison de jeux de hasards fréquentée par quelques mauvais sujets. Une lettre avertit M. W..... de cesser ses attaques, s'il ne voulait pas recevoir une "bonne frottée."

Le rédacteur répondit que le prochain numéro contiendrait un nouveau *smasher* (écreintage.) C'est en effet ce qui eut lieu.

Ce même jour, tandis que le redoutable M. W..... siégeait dans la salle de rédaction, avec ses ciseaux en main, entra brusquement un robuste personnage armé de longues moustaches et d'une petite, mais forte massue.

C'était évidemment, l'auteur de la lettre anonyme.

"Où est le rédacteur? demanda-t-il d'un ton tranchant.

—Il vient de sortir, répondit M. W....., mais il va rentrer dans un instant. Ayez l'obligeance de vous asseoir et de lire les journaux en attendant."

Le terrible jouneur s'assit, croisa les jambes, déposa la massue à côté de lui et commença sa lecture.

Pendant ce temps, l'éditeur descendait tranquillement les escaliers; il rencontra à la porte un autre personnage armé, celui-ci, d'un énorme gourdin.

Evidemment l'écreintage avait produit son effet.

"Où est l'éditeur? demanda le nouveau venu d'une voix de tonnerre. Est-il dans son bureau?"

—Oui, monsieur, répondit M. W.....; vous le trouverez dans la salle de rédaction, lisant les journaux."

Le monsieur au gourdin escalade les escaliers quatre à quatre, s'élança dans la chambre et se précipita sur le monsieur à la massue. Un combat furieux s'engagea, à la suite duquel nos deux hommes se rouèrent mutuellement de coups et dégringolèrent les escaliers.

Là, deux policemen les ramassèrent et les envoyèrent coucher à la station de police.

MODES DU JOUR

L'ennui naquit un jour de l'uniformité, a dit le poète; à coup sûr les modistes parisiennes ont médité cette pensée profonde et ne veulent pas que le vers puisse être appliqué ni à elles ni à leur gracieux chiffonnage; aussi le varient-elles à qui mieux mieux.

Elles nous présentent des chapeaux sous toutes les formes, toutes les étoffes, toutes les nuances, toutes les combinaisons possibles et imaginables. Ce sont elles qui se chargent de renouveler la mode et de lui donner une impulsion extraordinaire.

Je vous ai déjà causé chapeaux souvent et longuement, mais je me vois obligée de traiter à nouveau le même sujet puisque les nouveautés reçues viennent chaque jour modifier le ton de la mode.

Ce qui était bien hier ne l'est plus aujourd'hui; ce qui était excentrique la veille est commun le lendemain, et ce bon François 1^{er} trouverait qu'en ce siècle la toilette de la femme varie encore plus qu'elle même.

Mais laissons là l'histoire et revenons aux chapeaux nouveaux. Le premier qui s'offre allègrement à nous est le chapeau *clown*, dénomination qui indique assez l'originalité de sa personne. Un peu osé, un peu farceur, à l'instar de ses homonymes des cirques, il en possède aussi la grâce, la légèreté et la souplesse. Je crois à la fortune de ce chapeau, pour les jeunes filles, naturellement. C'est si gracieux, un frais minois bien dégagé, bien en lumière, coiffé un peu à la diable, sans prétention et sans affecterie. Ces demoiselles le savent, aussi verrons nous bientôt dans les rues de Montréal, une profusion de jolies tête coiffées à la *clown*, moyen sûr et inévitable d'éviter de demander un bonnet à la bonne Sainte Catherine.

Quant à la forme de ce chapeau est-il nécessaire de la décrire; elle est naturellement celle des bonnets que les *clowns* se jettent à travers l'espace et reçoivent si habilement sur leur tête à perruque bicolore.

La paille en est grenue, une large passe cloche l'entoure et se termine derrière par une échancrure pointue; un biais de velours contourne le bord, un cordon de toile assorti de couleur à la paille et liseré or serpente autour de la calotte; des fleurs des champs sont couchées sur le côté et serrées au milieu par un ruban. N'est-ce pas là un délicieux chapeau de jeune fille.

J'ai remarqué que les derniers chapeaux fermés importés, les chapeaux riches, ne comportaient plus

les brides; mais ce que j'ai remarqué surtout dans ces derniers arrivés, c'est un chapeau paillasson. Une merveille de simplicité riche et élégante; la capote est en gros ajoncs semblables à ceux employés dans la fabrication des paillassons; un bouillonné en velours mousse en contourne le bord; sur une touffe d'herbes on voit de jolis petits hannetons aux couleurs mordorées, aux ailes entr'ouvertes, prêts à prendre leur essor. Ce chapeau, je l'avoue, n'est pas facile à porter j'en prévient mes lectrices, mais celles qui se sentent de force à l'arborer, se rappelleront qu'il demande comme accompagnement une toilette des plus simple; une robe en toile verdâtre ou mousse, par exemple, sur un jupon plissé en cerceaux, un drapé pointu devant, et derrière tombant, en plis droits comme ceux d'une redingote; le corsage s'ouvrant sur un gilet fantaisie, attaché à l'encolure par une agrafe métallique.

Si j'en juge d'après mes correspondantes on se prépare à fêter dignement, sous le rapport de la toilette, la fête de la Saint Jean-Baptiste. Mes lectrices trouveront ci-dessous quelques descriptions de toilettes peu coûteuses, élégantes et faciles à exécuter.

Robe en mousseline brodée sur transparent rose. La première jupe relevée par une écharpe de taffetas rose. La vareuse, à manche religieuse, brodée et garnie d'une riche guipure.

Toilette composée d'une robe de mousseline blanche sur transparent de taffetas de couleur, ornée de nœuds *papillon* assortis à la couleur du transparent, entremêlés de guipure blanche. Polonaise en mousseline doublée de taffetas.

Robe de mousseline avec entre-deux brodé sur toutes les coutures. Un autre entre-deux partant de la taille simulant la traîne. Cette seconde partie de la jupe encadrée dans un large volant brodé. Redingote polonaise en rapport avec cette riche toilette.

Pour jeune fille: une robe en mousseline blanche, dont la jupe, avec entre-deux de guipure faisant bord, est doublée d'un transparent en batiste violette. Le corsage italien est enrichi de deux larges guipures simulant le décolleté.

Enfin quelques mamans désirant, à tort à mon avis, remplacer la traditionnelle et seyante robe de mousseline pour leurs jeunes communiants par des toilettes plus agrémentées, je donne ci-dessous quelques indications, pour la confection de costumes d'enfants, permettant de tourner la difficulté sans tomber dans le luxe et l'ostentation qui sont, je le répète, de très mauvais goût, pour ne pas dire plus, dans cette circonstance.

Costume en alpaga blanc orné d'une délicate passementerie—formant de petits trèfles à jour—disposée de façon à simuler une jupe ouverte sur un tablier de même étoffe.

Cette passementerie,—qui forme sur le tablier deux rayures très espacées,—se dessine ensuite tout autour du lé de devant comme un encadrement de la jupe ouverte et forme sous l'ourlet des festons arrondis qui se reproduisent en se découpant au haut du corsage. La manche est garnie d'un feston pareil.

Autre costume en alpaga blanc d'une grande gentillesse:

La jupe, taillée un peu en biais, est ornée dans le bas d'un triple galon blanc dessinant des créneaux sur l'ourlet. Le corsage se termine, tout autour de la taille, en créneaux faisant basques, et les manches courtes formant créneaux, encadrées d'un galon. Au bas des créneaux de la taille, sur le lé de devant, se dessinent deux petites poches à revers coquettement arrondies et encadrées de galon.

PÉRIA.